



«En Suisse, la composante matricentrée reste forte»

PROPOS RECUEILLIS PAR AGATHE SEPPEY

@AgatheSeppey

FAMILLE Selon le professeur Nicolas Favez, le modèle traditionnel est encore très ancré dans l'imaginaire collectif

Comment les pères vivent-ils leur parentalité en Suisse? *Le Temps* a posé la question à Nicolas Favez. Il enseigne la psychologie clinique à l'Université de Genève et est coresponsable de l'unité de recherche du Centre d'études de la famille, affilié au CHUV à Lausanne. Il est aussi l'auteur de deux livres sur le sujet.

Que décrivent les pères dans vos recherches? Sont-ils déboussolés, enfermés entre plusieurs modèles? Très clairement, et principalement entre le modèle des nouveaux pères, voire des pères au foyer, et celui des pères traditionnels. Beaucoup de papas décrivent une volonté de s'engager dans la vie familiale. Ils ont un désir de la répartir d'une façon qui soit la plus égalitaire possible. En même temps, un certain nombre de difficultés s'ouvrent à eux.

Lesquelles? Nombreux sont ceux qui découvrent que le job de père est plus compliqué que ce qu'ils imaginaient. Ils peuvent d'ailleurs encore se permettre, socialement, de se désengager, puisque ce sont les mamans qui assument encore largement la vie domestique et familiale. Aussi, nombre de papas disent qu'ils sentent une certaine ambiguïté chez les mamans.

Les mères étant aussi prises dans des dilemmes internes? Oui, beaucoup de mamans souhaitent une répartition égalitaire, mais ressentent en même temps que si elles l'appliquent, elles ne répondront pas à ce que l'on attend d'elles. Et donc, elles «ferment la porte». Dans la recherche, cette ambivalence est nommée *gatekeeping*.

Où se situe exactement le décalage? En fait, le contexte social évolue moins vite que ce souhait d'égalité chez les parents, et que

la forme des différentes familles modernes (monoparentales, homoparentales, recomposées par exemple). Il y a donc un affrontement entre ce désir d'égalité et l'intériorisation d'attentes sociales classiques, le modèle traditionnel étant encore très ancré dans l'imaginaire collectif. En Suisse, la composante «matricentrée» reste forte. Un exemple caricatural est la différence entre les congés paternité et maternité. Les papas décrivent également que la plupart des structures dédiées à l'enfance portent des noms liés à la mère («maternité»), on y voit principalement des photos de mamans. Alors certains se disent qu'ils ne sont pas à leur place.

Il y a tout de même des changements en route. Ce qu'on appelle la *gender revolution* est entamée, oui, mais elle n'est pas terminée et prend des dizaines d'années. Il y a deux générations, voir un père qui se promenait avec une poussette était peu probable. Rappelons-nous aussi que dans les années 1950, on s'interrogeait encore sur les effets «dévastateurs» que pouvait amener le fait que les femmes travaillent, ou que les hommes s'occupent des bébés. Peut-être que les enfants d'aujourd'hui seront réellement égalitaires quand ils seront parents.

La Suisse a un congé paternité depuis le 1er janvier 2021. Cette mesure va-t-elle modifier le rôle des pères?

Il est trop tôt pour le dire, et deux semaines, ce n'est pas franchement énorme. Or, on observe avec les différents congés paternité et, surtout, parentaux des autres pays que ces mesures permettent à la famille de s'organiser comme elle le désire, en fonction des attentes respectives des parents. Cela va ensuite avoir des conséquences positives dans leur relation avec l'enfant.

Y a-t-il un idéal, dans la durée du congé ou le partage des semaines, qui fait que «ça marche» mieux? Non, il n'y a pas de modèle dominant dans les familles qui «fonctionnent bien». Il ne faut pas oublier qu'il existe une très grande variabilité individuelle dans les attentes, tant chez les mères

INTERVIEW



que chez les pères. Le principe est de parvenir à un équilibre, que chacun y trouve son compte.

Les inégalités domestiques persistent aussi en Suisse. En 2020, les femmes ont effectué 50% de plus de tâches domestiques que les hommes (OFS). Quel est votre regard là-dessus? La structure sociale et l'intériorisation de modèles diffusés dans la culture jouent toutes les deux dans cette perpétuation.

Il ne faut en outre pas oublier un aspect important lié à l'organisation du couple. Lorsque celui-ci se met en ménage ou se marie, il rationalise ses ressources. Au moment d'avoir des enfants notamment, une rationalité économique entre en ligne de compte: le partenaire qui aura le plus

haut salaire, à taux équivalents, sera le plus susceptible de continuer à travailler à 100%. Et comme en Suisse l'égalité salariale est encore loin, monsieur va garder son taux et madame va baisser le sien. Ce qui participe du déséquilibre des tâches.

Pensez-vous que les cours dédiés aux (futurs) pères sont une bonne idée? Je pense surtout qu'il faut des cours pour les parents. C'est une erreur de vouloir recréer une différenciation genrée, comme on a pu le faire pour les mères par le passé. Pour moi, ce qui doit compter, c'est la coparentalité. Il s'agit d'un soutien mutuel entre les parents, d'un travail d'équipe, d'un investissement réciproque. Si on ne met l'accent que sur les pères, ça rebâtit une séparation. La forme contredit le fond. ■



“
**LE CONTEXTE
SOCIAL ÉVOLUE
MOINS VITE QUE
LE SOUHAIT
D'ÉGALITÉ
DES PARENTS**